

roman

Les tiens

Claude-Andrée L'Espérance



MÉMOIRE
D'ENCRIER 

LES TIENS

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Correction de l'innu-aimun : Yvette Mollen, Institut Tshakapesh
Dépôt légal : 1^e trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada
L'Espérance, Claude-Andrée, 1955-

Les tiens

Roman)

ISBN 978-2-923713-68-7 (Papier)

ISBN 978-2-89712-132-7 (PDF)

ISBN 978-2-923713-92-2 (ePub)

I. Titre.

PS8623.E86T53 2012 C843'.6 C2012-940003-3

PS9623.E86T53 2012

L'auteure tient à préciser que le livre *Je suis une maudite sauvage* de l'écrivaine innue An Antane Kapesh (Montréal, Léméac, 1976) lui a inspiré le nom du vieillard Shukapesh au tout début du roman ainsi que les propos tenus par la grand-mère An à la toute fin.

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Claude-Andrée L'Espérance

LES TIENS

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

À l'origine, quelques mots...

Quatre petits mots assassins :

« Va rejoindre les tiens ! »

C'est ainsi qu'une toute petite phrase décréta qu'il y aurait, désormais, une frontière entre nous deux.

Ce jour-là, j'ai eu beau protester que je n'avais rien à voir avec la bêtise de mes ancêtres, ni avec le mal qu'on avait fait aux tiens. Toi, fière et droite, le regard noir, les bras croisés, inflexible, tu restais là devant moi à me regarder faire mes bagages.

Le sort en était jeté. Il ne me restait plus qu'à reprendre la route.

Ute

Ici, quelle est donc cette rumeur dont l'écho se répercute depuis les mornes jusqu'au fleuve presque mer? Quelle est donc cette rumeur qui les atteint tous et qui rend leurs regards si fuyants?

... vendu la rivière...

Il y a quelques mois à peine, la rumeur aurait été l'objet de railleries de la part des aînés. Maintenant elle ne trouve plus réplique.

«Paraîtrait que le gouvernement vient de vendre la rivière à de riches étrangers venus du Sud.» C'est le vieux marchand du poste de traite qui l'a dit.

«Avec tous ces messieurs qui y viennent, chaque été, pour la pêche au saumon... Y'a ben dû faire un sacré coup d'argent.»

Ce jour-là, j'aurais pu fuir vers la grande ville, mais j'ai voulu voir la Côte.

Saisir une dernière fois un peu de ton regard dans les visages des tiens croisés au hasard de la route, entendre un peu de ta voix à travers leurs murmures et leurs éclats de rire.

Le nez collé à la fenêtre d'un autobus presque vide, j'ai fait le voyage. De longues heures à longer la mer, à la suivre du regard pour tour à tour la perdre, la retrouver, la deviner loin derrière les caps escarpés, cachée au plus secret des anses.

Ce jour-là j'ai voulu voir la mer, j'ai voulu voir la Côte pour venir m'y fondre parmi les tiens.

Les vieillards n'ont plus sommeil. Ils ont veillé toute la nuit. Le feu s'est éteint. L'aube est venue et avec elle, la réalité froide et crue.

Dans l'air glacé du matin s'élève la voix du plus âgé d'entre eux.

« Les étrangers n'embrassent pas du regard la terre, la rivière, la mer comme nous le faisons. Ils ne nomment pas les lieux pour les traverser, pour les reconnaître. Ils en prennent possession. Aujourd'hui ils s'approprient la rivière et demain... »

Ainsi, ce matin-là, a parlé Shukapesh.

À marée haute, dans le fracas des vagues la voix des tiens s'est tue et pourtant, j'ai cherché.

Mes pieds nus ont foulé la rive, grimpé sur les rochers, se sont enfoncés dans le sable.

Mes yeux ont reconnu le long des berges la livèche, l'élyme des sables et le pois de mer. Ils ont capté le vol des canards sauvages venus se poser sur l'eau et s'envoler d'un seul et même élan.

Mes mains ont fouillé, en vain, sous les monticules de pierres, mais n'ont rien trouvé d'autre que les croix des naufragés venus d'outre-Atlantique mourir sur la Côte.

Mais des tiens, ici, aucune trace.

Uaiiapuku-shipu

On l'a nommée la rivière-aux-remous. Pourtant, à son embouchure, à regarder ses eaux douces venir sur un lit de sable fin se fondre tranquillement dans les eaux salées du grand fleuve, on arrive mal à imaginer son parcours tourmenté.

C'est en allant vers l'amont, en allant vers sa source, qu'on assiste à sa métamorphose. Car loin là-bas au cœur de la forêt, la rivière s'affole, s'agite, se bouscule et de la forêt jusqu'au fleuve presque mer elle va, racontant son histoire en traçant dans le sable, la glaise ou la pierre, courbes, détours et méandres.

Je me suis enfoncée dans les bois en suivant la rivière. C'est ici que l'on fouille les silences de l'histoire, histoire et préhistoire de ceux qui sont passés sans laisser de traces hormis quelques artefacts, pointes de flèches, fragments de terre cuite, vestiges de campements abandonnés.

C'est ici que les légendes sont restées vivantes, car les bois se souviennent de la course solitaire du malin Carcajou, chevauchant le parcours des peuples nomades pour y mêler ses traces et ses odeurs. Car les bois se souviennent de la musique du vent dans les longues épinettes et de l'écho lointain du souffle d'un géant cannibale.

Chaque matin Shukapesh descend de la forêt pour aller vers la mer. Qu'importe le temps, on peut apercevoir sa longue silhouette décharnée s'avancer vers la grève, parfois même disparaître dans le brouillard.

Et chaque matin, le vieil homme immobile scrute l'horizon, silencieux, le regard trouble.

Certains diront que s'il a aujourd'hui tant de flou dans le regard c'est que ses yeux ont, à force de contempler la mer, absorbé un peu de son brouillard.

D'autres prétendront que dans le flou de son regard défilent des visions, tant de visions, que même les yeux ouverts le vieux Shukapesh rêve.

Loin de toi, j'entends encore ta voix.

Tu me dis que parfois, le regard porté vers la mer, tu essaies d'imaginer la première fois, la rencontre. Les grands vaisseaux de bois soufflés par le vent portés par leurs voiles vers la Côte.

Et alors tu vois le regard ébahi des hommes, des femmes et des enfants massés sur la grève, à la fois fascinés et inquiets devant ces étrangers venus de l'océan, venus du brouillard.

Et alors tu te demandes :

«Ont-ils vu en ces hommes des envahisseurs?... Des messagers?... Les ont-ils fuis?... Les ont-ils accueillis comme des frères? Ont-ils été séduits par la richesse de ces voyageurs et, comme on raconte parfois dans les livres d'histoire, ont-ils attendu sur la rive dans l'espoir de troquer des fourrures contre des haches et des couteaux?»

Moi, dans le matin lumineux du fleuve presque mer, j'en suis encore au point de rupture: les miens, les tiens.

LEXIQUE

Apishanakashu: petite île

Atanukan: légende, récit mythique

Mashashtikushuat: métis

Mitshuap: habitation

Nissi-pishim^u: mai, la lune des outardes

Shaputuan: grande tente de rassemblement

Shashapina, kautat kie eshat: varech, oursins et coquillages

Shashatshu: grand héron

Shiship, Kakatshiship, Nishk: canard, cormoran, outarde

Tshishe-pishim^u: janvier

Uishatshimina: aireselles vigne d'Ida

Les tiens

Quatre petits mots assassins : « Va rejoindre les tiens ! »
C'est ainsi qu'une toute petite phrase décréta qu'il y aurait,
désormais, une frontière entre nous deux.
Ce jour-là, j'ai eu beau protester que je n'avais rien à voir avec
la bêtise de mes ancêtres, ni avec le mal qu'on avait fait aux tiens.
Toi, fière et droite, le regard noir, les bras croisés, inflexible,
tu restais là devant moi à me regarder faire mes bagages.
Le sort en était jeté. Il ne me restait plus qu'à reprendre la route.

C'est autour d'une rivière que se racontent quatre siècles d'histoire :
conquête pour les uns, dépossession pour les autres. La narratrice fait don de
la parole reçue, transcrivant la mémoire et les traces du territoire perdu.
Le récit d'une lignée de femmes, l'amie Malian, la mère Malilush,
la grand-mère An, revisite l'histoire des peuples des Premières Nations.
L'auteure Claude-Andrée L'Espérance recompose avec un bonheur inouï,
dans *Les tiens*, roman poignant et beau, ces identités rebelles
qui ont construit l'Amérique.

Originnaire des Cantons de l'Est, Claude-Andrée L'Espérance a grandi
dans un verger. Elle a étudié les arts visuels à l'Université du Québec
à Chicoutimi avant de s'installer sur les rives du Saguenay,
entre le fjord et les montagnes d'épinettes noires, où elle écrit.
Elle a publié *Carnet d'hiver* en 2008.